

PASSE-TEMPS

LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles



ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>Les Prétentions de la Laideur</i>	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
L'Oiseau des Gaules (poésie).	Clovis HUMES.
Par ci, Par là.....	MAUPIN.
Chronique féminine : <i>La Femme Japonaise transformée</i>	Laurence ARNOTTO.
Notes d'actualité : <i>La Vogue du Toast</i>	Marcel FRANCE.
Pauvres Escrocs !.....	Eugène DREVETON.
Les Gaietés de la Semaine...	Georges ROCHER.



CAUSERIE

Les Prétentions de la Laideur

Le régisseur d'un café-concert — on dit aujourd'hui, d'un music-hall, c'est plus anglais, partant plus distingué — a, l'autre soir, congédié brusquement une artiste de sa troupe.

L'artiste ayant voulu connaître — les femmes sont si curieuses ! — les motifs de son renvoi, le régisseur s'est borné à lui répondre, devant témoins : — Vous n'êtes pas assez jolie !

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour deviner que le régisseur y mettait des formes. Il aurait pu tout aussi bien — et probablement mieux — traduire sa pensée par cette réponse incontestablement moins polie : — Vous êtes trop laide !

Il faut lui savoir gré d'être resté gaillard dans la mesure du possible.

L'artiste s'en est tenue à la première déclaration. Suffisamment blessée — en son amour-propre — de s'entendre dire, qu'elle n'était pas « jolie », elle a assigné devant les tribunaux le régisseur et le directeur, alléguant que l'offense qui lui était faite était de nature à nuire à sa carrière artistique.

Avec une modestie — qui ne laissera pas que de surprendre les juges eux-mêmes — elle réclame une rétractation publique et... 50.000 francs de dommages-intérêts !

Si la rétractation publique s'exerçait avec le même appareil qu'au temps jadis, il nous serait sans doute permis de voir le directeur et son régisseur amenés en chemise, la corde au cou et une chandelle à la main, sur la place la plus fréquentée de la ville, pour confesser leur erreur et déclarer hautement que leur pensionnaire est plus belle que le jour.

Tout deux doivent s'estimer heureux que la législation ait été — sur ce point — profondément modifiée : quelques lignes de rectification insérées dans les journaux suffisent aujourd'hui à calmer les vanités trop promptes à s'alarmer.

Quoiqu'il arrive, il me semble que l'avocat des défenseurs aura beau jeu pour gagner sa cause.

Invoquant fort à propos le *Vox populi*, il lui suffira de faire valoir qu'en congédiant leur pensionnaire, ses clients n'ont fait qu'obéir aux réclamations réitérées du public qui fréquente leur établissement ; qu'au surplus, en prenant sur eux de lui déclarer qu'elle n'était pas « assez jolie » ils ont implicitement reconnu qu'elle l'était un peu, ce qui lui constitue — en somme — un immense avantage sur la masse des autres femmes où les laides sont en grande majorité.

Un connaisseur — qui garantit

l'exactitude absolue de son calcul — est, en effet, parvenu à établir que sur mille femmes ou jeunes filles de dix-huit à vingt-cinq ans, il y en a cinq de très belles, dix de belles, trente de jolies et neuf cent cinquante-cinq de laides.

Etre presque jolie, c'est donc esquiver le lot des neuf cent cinquante-cinq disgraciées de la nature dont l'unique rôle paraît être ici bas de servir de « repoussoirs » aux quarante-cinq autres.

Conclure de là, que les victimes d'une nature trop marâtre sont irrémédiablement condamnées d'avance à ne jamais plaire, ce serait évidemment aller à l'encontre d'une vérité qui — tous les jours — nous crève les yeux.

L'expression de la physionomie vient fort à propos corriger chez beaucoup d'entr'elles — on peut dire chez le plus grand nombre — ce que la régularité des traits peut laisser à désirer.

Une femme intelligente — par exemple — ne sera jamais laide dans le sens désagréable que nous donnons à ce mot.

La grâce, la bonté, l'amabilité, l'enjouement, l'esprit sont autant de dons qui atténuent singulièrement les imperfections physiques.

N'avons-nous pas imaginé — pour certaines figures asymétriques — un terme caractéristique et plutôt élogieux, celui de « minois chiffonné ».

Quel secret doit avoir eu la nature — disait Fontenelle — pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage ?

Cette surprenante variété s'explique précisément par l'effet reflexe du caractère et des aptitudes de la personne sur l'ensemble de ses traits.

Quand elle n'est pas poussée jusqu'à l'outrance — ce qui est une exception — la laideur est d'ailleurs susceptible d'une éducation modificatrice : le charme du regard ; la mobilité du nez, de

la bouche et du menton ; la flexibilité et les ondulations du cou peuvent avantageusement se transformer ou s'acquiescer avec un peu de coquetterie.

Je me garderai de faire ici aucune allusion à ce qu'on appelle « les artifices de la beauté » à ceux dont le poète a pu dire :

Et toujours l'Art embellit la nature.

Le tatouage civilisé qu'on appelle « le maquillage » est cependant un trompe-l'œil qui permet à quantité de laiderons de tenir une place honorable — sinon honorée — dans le monde où l'on s'abuse.

Un procès qui — au premier abord — semble avoir quelque analogie avec celui dont je parlais tout à l'heure, a été porté dernièrement devant le tribunal de Brunswick.

Il s'agissait de savoir si les « dames » qui font partie d'un orchestre de café-concert *doivent* être belles.

Le propriétaire d'un de ces cafés où l'on boit en musique, avait refusé au directeur d'un orchestre féminin les honoraires convenus, sous prétexte que « ses dames » étaient trop laides.

Les dames mises en cause ont dû comparaître. Les juges allemands n'ont pas été tentés — paraît-il — d'imiter l'exemple du berger Pâris : ils ont gardé la pomme par devers eux.

En tant qu'hommes, ils ont été de l'avis du cafetier ; en tant que magistrats, ils l'ont condamné à payer au chef d'orchestre la somme convenue de 1240 marks, plus les frais de l'instance.

Le procès — tout bien considéré — ne portait que sur un règlement de salaires. Il était inadmissible que des dames — même fort laides — aient pu travailler pour le roi de Prusse.

La question qui sera prochainement portée devant les juges français est autrement grave : le droit à la laideur sera-t-il officiellement reconnu ?

Les féministes veillent !

Pierre BATAILLE'



Echos Artistiques

Le célèbre ténor Tamagno vient de mourir à Varèse, province de Côme ; il était âgé de 54 ans.

Né à Turin, il entra comme choriste au Théâtre, fut admis au Conservatoire de Milan et débuta, en 1873, au Théâtre Bellini, à Palerme. Il alla ensuite à Ferrare, à Venise, à Barcelone, puis à la Scala de Milan.

Le Prophète, Les Huguenots, Aïda, Guillaume Tell furent ses principaux rôles. En 1887, il créa à la Scala *l'Othello*, de Verdi, qui mit le comble à sa réputation.

L'exemple donné par la France de la résurrection des arènes, amphithéâtres, théâtres antiques en plein air, spectacles libres et gigantesques méritait d'être jugé à l'étranger et voici qu'on nous annonce d'Italie, qu'à l'instar d'Orange et de Béziers, la ville de Vérone verra bientôt restaurer les ruines de son vaste cirque romain. Déjà, vers le milieu du siècle dernier, un riche habitant de cette cité avait, paraît-il, entrepris à ses frais le dégagement de ce monument grandiose ; mais sa mort inopinée fut cause que les travaux furent abandonnés. La municipalité actuelle aurait repris pour son compte le projet inexécuté et voté une somme de 150.000 francs pour achever le déblaiement, de sorte qu'on espère que tout sera terminé au plus tard l'année prochaine. On dit que, pour l'inauguration, nos voisins comptent sur ce cadre majestueux pour y représenter un drame inédit de Gabriel d'Annunzio, le grand poète-romancier italien.

Un incident amusant vient de marquer, à Mans, la saison d'opéra.

La chanteuse légère, Mlle Mazzonelli, et la dugazon, Mme Armeliny-Moreau, quelque peu malmenées par un critique, s'étaient rendues dans un café où elles savaient rencontrer l'auteur des articles désagréables. Et ces dames avaient menacé le critique de leur ombrelle.

L'interpellé crut devoir avertir la police. Chanteuse légère et dugazon furent invitées à venir s'expliquer chez le commissaire de police. La première reçut une citation adressée à « Mademoiselle Mazzonelli, *Marguerite* » ; la seconde lettre portait : « A Madame Armeliny-Moreau. *Sièbel* ».

La veille, le théâtre avait affiché *Faust*, et le « convocateur », prenant la distribution de l'opéra de Gounod pour un document d'état-civil, croyait, de bonne foi, que *Marguerite* et *Sièbel* étaient les prénoms des chanteuses qui interprétaient ces rôles !

Cette petite affaire s'est terminée par un éclat de rire.

On parle du luxe de décoration des théâtres français, mais le record sera tenu certainement, cette année-ci, par le Schauspielhaus de Berlin, dont les travaux de seule transformation ont coûté plus de 2 millions, exactement 2.375.000 francs. Il est vrai que l'empereur Guillaume II en a dirigé lui-même avec intérêt le développement, imposant aux artistes le style Louis XIV pour l'aménagement intérieur, si bien que l'évaluation des dépenses a dû être dépassée de près d'un million de francs. Mais cela n'est point assez, paraît-il ; comme le kaiser voulait que le théâtre fût prêt à fonctionner avant son départ pour la croisière de la Méditerranée, on a construit très vite et voilà que les cloisons commencent à jouer et les parquets à craqueler...

Il faudra recommencer. Les architectes se demandent avec inquiétude qui est-ce qui payera la note cette fois.

Les instruments militaires sont à l'ordre du jour. En Allemagne, l'empereur vient de faire distribuer à son bataillon de chasseurs

de la garde, d'immenses trompettes d'un mètre de long, faites avec des cornes d'antilopes, provenant des possessions allemandes en Afrique.

Certains soldats sont déjà de première force sur ces instruments qui rappellent par la forme et la nature, les trompes des Celtes et par les qualités musicales, les tubas chers à Wagner.

Galanterie insinuante :

Le problème des chapeaux au théâtre vient de recevoir une solution élégante. C'est un pasteur-conférencier qui l'a découverte aux Etats-Unis.

Il s'est adressé en ces termes à son auditoire féminin :

— Je n'ose prier les dames d'enlever leurs chapeaux, quelque gênants qu'ils soient pour leurs voisins...

Aucune dame, naturellement ne bouge.

— Je n'ose les en prier, continue le conférencier, parce que beaucoup de dames sans doute, paraîtraient moins agréables à voir sans leurs chapeaux...

Légère rumeur et mouvements de protestation.

— Et puis, enfin, poursuit l'orateur avec bonhomie, beaucoup de celles qui m'écoutent portent sans doute de faux cheveux qu'elles risqueraient d'enlever en même temps...

Protestation générale et rapidement, d'un air de défi, toutes les dames retirent leurs chapeaux.



L'OISEAU DES GAULES

L'alouette est vaillante et libre,
Libre comme les vents ailés.
La terre tressaille, l'air vibre,
Quand elle chante au ras des blés.
Les épis d'or lèvent la tête :
Chante, alouette,
Au ras des blés !

L'alouette a battu de l'aile
Sur le front altier des Gaulois,
Et la forêt se le rappelle,
Quand elle vole autour des bois.
Elle est la strophe du poète :
Vole, alouette,
Autour des bois !

L'alouette franchit l'espace
D'un vol vertigineux et sûr.
C'est une flèche qui passe,
Quand elle monte en plein azur.
Le soleil rit, l'aube est en fête :
Monte, alouette,
En plein azur !

L'alouette berce son rêve
Dans le prodige éternel.
Les flots sanglotent sur la grève,
Quand elle plane au fond du ciel.
Tout le mystère est sa conquête :
Reste, alouette,
Au fond du ciel !

Clovis HUGUES.

Par ci, Par là !

La semaine qui se termine a vu s'ouvrir la chasse dans la dernière zone cynégétique. Partout l'on entend dès l'aube le coup de fusil meurtrier qui pour les uns est une véritable passion, pour les autres un passe-temps et pour certains un prétexte.

Car la chasse présente des particularités bizarres et le chasseur peut se diviser en de nombreuses catégories.

Il existe d'abord le véritable chasseur, l'amateur passionné du coup de fusil et qui ne connaît pas d'obstacles pour donner satisfaction à ses goûts.

Celui-là, doit être admiré, car il ne se ménage pas et pour atteindre son but, s'éreinte littéralement. Levé avant le jour, il part harnaché, non pas somptueusement, mais pratiquement, des pieds à la tête et accomplit des kilomètres aussi bien dans les terres fraîchement labourées que dans les plaines marécageuses. Peu lui importe que chaque pas qu'il fait soulève quelques kilos de terre, il ne sent pas la fatigue et n'a pas le temps d'y penser.

L'œil aux aguets, toujours en éveil, il surveille ses chiens sans perdre de vue l'étendue qui s'offre devant lui et un gibier quelconque s'élève-t-il dans son rayon d'action aussitôt le coup part et frappe la victime. Il rentre chez lui, ayant à peine pris le temps de manger et de dormir, exténué et moulu, mais le carnier rempli. C'est le véritable Nemrod et on lui doit l'admiration pour son endurance et son coup d'œil.

On rencontre aussi le chasseur par snobisme, celui qui ne goûte pas plus la chasse qu'autre chose, mais qui la pratique parce que c'est un sport élégant, de bonne société et généralement bien vu. La plupart du temps mauvais tireur, il ne voit dans la chasse que l'occasion de quitter le domicile conjugal et le prétexte à un bon dîner. Sa grande préoccupation est de s'assurer que le repas est commandé d'avance, que les amis y seront et qu'on pourra failer une banque tout à loisir, en vidant de nombreuses coupes de champagne. Quelquefois il lui reste le temps d'aller tirer une perdrix ou une grive, mais souvent il rentre bredouille. Cela lui est égal, il est allé à la chasse et en parle toute la semaine.

Un autre genre de chasseur est celui qui chasse « la caille coiffée ». L'expression quoique légère, est bien à sa place dans le cas présent. Celui-là se sert de la chasse pour tromper plus facilement sa femme et s'en donner à cœur joie hors des fourrés conjugaux. Il s'excuse toujours auprès de sa moitié d'être obligé de la laisser ainsi chaque année, mais les relations obligent et pour ne pas fâcher des amis il est

forcé d'accepter des invitations. C'est le chasseur élégant qui ressemble à ceux que l'on voit dans les opérettes et qui, s'il n'avait peur des moqueries, partirait avec un faux-col et des manchettes blancs pour courir les montagnes et la plaine. C'est qu'il ne court guère que la route ombragée en compagnie de l'amie qui s'est trouvée à la première station et avec laquelle il passe quelques heures, d'autant plus délicieuses qu'elles sont défendues.

Comme il a eu soin d'acheter avant de partir un lièvre et quelques oiselets il rentre chez lui en vainqueur et Madame s'apitoie sur la fatigue qu'il a dû endurer pour faire une si belle chasse!

Tout le monde est heureux et chacun crie : « Vive la chasse et vive le chasseur ! »

MAUPIN.

GAUFRAGE, PLISSAGE

J. CORTEY, 6, Rue St-Côme au premier



CHRONIQUE FÉMININE

La Femme Japonaise transformée

L'Empire du Soleil-Levant est bien décidément le pays magique des surprises et des contrastes, des transformations à vue.

Nous connaissons plusieurs types de la femme japonaise : la mousmée de paravent, oiseau, fleur ou papillon, la voluptueuse geisha sous les armes à la parade derrière la grille dorée, la femme mariée servante, la matrone aux sourcils rasés et aux dents noircies.

Chez la femme du peuple, le contraste était aussi frappant. Ici, une créature mièvre et gracieuse, toujours prête au sourire et à la révérence, ne faisant œuvre de ses dix doigts, partagée entre les soins de sa toilette harmonieuse de la tête aux pieds, ses ablutions raffinées et les fumeries de sa petite pipe qu'elle porte toujours sur elle ainsi que sa blague à tabac et ses allumettes, dans les poches dont sont munies les manches de son kimono, bref la grisette des grandes villes nippones. Là, la femme portefaix, vigoureuse créature, proprement vêtue — la propreté est la grande vertu japonaise — la taille serrée, les jambes enveloppées dans des molletières de soie grise, le poing droit sur la hanche, soutenant de la main gauche une grande jatte portée sur un coussinet en équilibre sur la tête. Ailleurs, dans la campagne, la femme laboureur ; sur les côtes la

femme-pêcheur et marinier, rudes luronnes accomplissant des travaux que nos plus robustes paysannes et nos femmes de pêcheurs bretons les plus endurcies à la peine trouveraient au-dessus de leurs forces.

D'une île à l'autre, de la plaine à la montagne, le type de beauté est d'un contraste tout aussi caractérisé. Ainsi que la femme de Kioto qu'un voyageur nous révélait récemment : « C'est merveille, dit-il, de voir ces teints blancs, ces beaux cheveux noirs, cette coiffure particulière qu'on cherche à imiter aujourd'hui dans tout le Japon, à la Cour surtout, ces jarrets solides sur lesquels se relèvent de beaux vêtements, ces jolis minois qui ne jureraient nullement sous un chapeau d'amazone ».

Cependant, ces créatures de physiologies si diverses se ressemblaient toutes par une sorte d'incapacité morale, une cervelle d'oiseau, un cœur sans battement.

Et voilà que l'intelligence s'anime, que le cœur palpite, l'étrincelle de vie a passé par là, tant il est vrai que tout s'enchaîne dans l'existence d'une race et que la personnalité de la femme se dégage en même temps que la civilisation rehausse en dignité sociale celle de l'homme.

La transformation s'est faite à vue ; il est vrai que ce fut sous la baguette d'une merveilleuse magicienne, l'Impératrice en personne qui aura joué un grand rôle à côté du Mikado dans la transfiguration de l'Empire du Soleil-Levant. Son intelligence est vive, son esprit cultivé, sa haute protection est acquise d'avance à tout ce qui peut contribuer à relever la femme et à concourir à son émancipation.

La loi japonaise oblige, depuis la réforme, les filles comme les garçons à fréquenter les écoles primaires jusqu'à l'âge de 14 ans. Sur l'initiative de l'Impératrice, des écoles supérieures ont été créées dans toutes les villes de quelque importance où les jeunes filles sorties de l'école primaire complètent leurs études, apprennent le chinois, l'anglais, le français ou l'allemand.

Les cours de l'Université sont ensuite ouverts à l'élite et même, sur l'inspiration de leur souveraine, trois grandes dames de la cour, les baronnes Ivisaki, Misinis et Chibusova sont en train de fonder à Tokio une Université spécialement féminine.

Le féminisme japonais s'est développé avec cette rapidité qui dérouté et qui a présidé à toutes les transformations de cet étonnant Japon. Déjà un grand nombre de femmes ont des emplois dans les administrations publiques, elles abordent les carrières libérales et on a récemment inscrit au barreau de Tokio une femme-avocat.

La femme japonaise libérée, la fem-

me du peuple et Mme Chrysanthème se mêlent désormais avec enthousiasme à toutes les manifestations d'opinion. Les conditions de la paix l'ont consternée et c'est à elle que pensait ce négociateur de Portsmouth disant : « En rentrant au Japon, nous allons au-devant des pierres ». Il ajoutait même : « ... et de la dynamite ».

Laurence ARNOTTO.



NOTES D'ACTUALITÉ

La Vogue du " Toast "

Le toast est un sujet de plus en plus d'actualité, en France comme en tous pays, par ce temps de congrès et d'entente cordiale.

La vie de société s'est d'ailleurs transformée comme toutes les conditions de la vie contemporaine ; elle a perdu son caractère familial et d'intimité à peine élargie. Mais le goût en subsiste sous une autre forme, celle des associations avec, au programme, le banquet traditionnel. Sociétés de labadens, d'anciens soldats de la même arme ou de la même conscription, sociétés agricoles, voire savantes, sociétés de décorés de même ordre — ils sont légions dans les « palmes » et dans le « mérite », — sociétés corporatives, sociétés sportives de chasse et de pêche à la ligne, que sais-je encore, sans parler des groupements politiques — tout est prétexte à agapes fraternelles et, par conséquent, à des toasts.

Le toast est désormais un exercice auquel chacun est appelé à se livrer à la première occasion. C'est à la fois une sorte d'honneur, mais aussi une gêne qui contracte l'estomac de celui à qui il est réservé. Autour d'une table celui-ci est toujours facile à reconnaître : il a la fourchette lente et entre plus volontiers en communication avec son verre, pour se donner du ton. Il est à la fois préoccupé et distrait, importuné de la conversation de ses voisins. C'est qu'il se répète pour la centième fois, le toast qu'il va improviser à l'heure du champagne.

Il y a plusieurs sortes de toasts : la proposition de boire à la santé de quelqu'un, à l'accomplissement d'un vœu, au souvenir d'un événement.

Pour être réussi, le toast doit être court, spirituel, avec une pointe d'émotion, du trait et de l'humour et, autant que possible le mot de la fin. Adressé à des dames, il se supporte très bien en madrigal. Sous la forme légère qui devrait toujours le caractériser, c'est un

jeu d'esprit agréable pour tout le monde. Mais le supplice commence quand, sous le prétexte d'une santé ou d'un vœu, le toasteur s'abandonne au débordement d'un véritable discours, à moins qu'il ne soit un orateur qualifié auquel on fait fête comme à un ténor en renom.

Depuis le fonctionnement régulier de la Constitution, il n'est pas de santé plus souvent portée que celle du Président de la République, bien que tant de vœux n'aient pas toujours été exaucés. La coutume, qui accompagne tout banquet officiel, s'établit à la présidence de Jules Grévy et je me souviens encore qu'à la première occasion où je fus appelé à lever aussi mon verre en pareil cas, le personnage qui avait la mission de porter le « loyal toast » eut cette petite explication préliminaire : « Messieurs il est d'usage dans la libre Amérique de porter la première santé au chef de l'Etat »...

Depuis, la tradition s'est imposée, mais elle manque d'autant plus de spontanéité qu'il est d'ordinaire de la fonction du préfet de proposer cet hommage à son « grand patron ». C'est toujours de la maison.

Américains et Anglais sont d'intrépides toasteurs leur qualité en ce rôle est l'originalité et l'humour.

Il est fâcheux pour l'ingéniosité nationale que nous ayons l'air de leur avoir pris une fois de plus un mot et un usage qui sont de notre cru. Le « toast » anglais est la vieille « tostée » de nos pères. — la « rôtie » qui trempait dans la coupe de vin, quand, à la ronde, on buvait en l'honneur de quelqu'un ou de quelque chose au cœur de tous. « Tostée » est plus ancien que « toast » et dérive directement du latin « tostus » ce qui indique, au surplus, que déjà l'usage était pratiqué chez les Anciens ; il l'était même avec plus de solennité qu'il l'est maintenant chez nous et une solennité presque religieuse. On buvait, aux dieux immortels et aux victorieux, à l'amitié et à l'amour.

Quant à nos pères ils usaient de la « tostée » de la façon suivante : le personnage chargé de porter une santé à la fin d'un repas, mettait une croûte de pain rôtie dans sa coupe de vin qui faisait le tour de la table où chacun trempait ses lèvres et qui lui revenait avec la rôtie qu'il mangeait sans grimace avant la dernière rasade.

Le geste manquait peut-être d'élégance, mais était la vraie communion dans une même pensée.

L'usage de la rôtie a passé, mais celui du toast est resté.

Il est plus que jamais de mode par ce temps de congrès et d'entente cordiale.

Le vin pur est de rigueur et dans les

pays de bière. on attend, avant de porter les santés, que les vins soient servis.

Nos pères, grands buveurs comme on sait, faisaient volontiers assaut de toasts : reculer devant le défi et ne pas répondre sur-le-champ en vidant son vidrecome était commettre presque une injure.

Pour porter la santé de quelqu'un, il fallait boire autant de rasades qu'il y avait de lettres dans son nom et Olivier Basselin avoue :

Si le boire n'est bon
Jean simplement j'auray nom ;
Mais si c'est un breuvage idoine,
Mon nom sera Marc-Antoine.

Toster était aussi un hommage amoureux qui se comptait à la lettre. Ronsard nous le dit au sujet de Cassandre, son amie :

Neuf fois, au nom de Cassandre,
Je vais prendre
Neuf fois du vin du flacon,
Afin de neuf fois boire
En mémoire
Des neuf lettres de son nom.

Le poète Colletet disait de même en l'honneur de la dernière des trois cuisinières qu'il épousa, très porté sur sa bouche :

Six fois je m'en vay boire au bon nom de Gloris.

Voltaire raconte que de son temps, les Anglais buvaient aussi fréquemment à l'honneur des dames « et c'est parmi eux, ajoute-t-il, un grand sujet de dispute si une femme est tostable ou non, si elle est digne qu'on la tosten ».

Les Anglais n'eurent jamais la galanterie légère.

Marcel FRANCE.



Pauvres Escrocs !

Le sort de Galley, l'employé infidèle du Comptoir d'Escompte, arrêté à son débarquement à Bahia, est vraiment à plaindre. Deux semaines d'une ivresse troublée par le mal de mer et les in-

sur les conséquences probables de son extraordinaire équipée, deux semaines seulement de ce bonheur relatif, c'est bien le cas de dire que le pauvre diable n'en a pas eu pour les huit cent cinquante mille francs qu'il a « empruntés » à la caisse du Comptoir ni pour la peine qu'il s'est donnée à élaborer, d'une façon originale et neuve le plan de sa fuite.

Si MM. les assassins, comme Alphonse Karr appelait avec une parfaite courtoisie ceux qui gagnent leur vie

en attendant à celle des autres, n'ont généralement pas à se féliciter de leurs opérations diurnes ou nocturnes, celles-ci neuf fois sur dix ne leur rapportant que des sommes insignifiantes — témoin Eyraud qui en fut même de son argent après avoir occis et emballé le malheureux Gouffé — MM. les escrocs, malgré les facultés supérieures qu'ils sont obligés de déployer, ne sont guère logés à une meilleure enseigne.

Par une sorte de fatalité qui s'acharne après eux et qu'ils sont les premiers à déplorer, il leur est donné rarement de jouir en paix, dans la villégiature qu'ils ont choisie, des bénéfices qu'ils ont eu tant de peine à réaliser. Cette perspective n'est pas pour encourager les jeunes gens heureusement doués à entrer dans une carrière qui est du reste, comme toutes les autres, de plus en plus encombrée.

Ceux de nos contemporains, employés dans les banques et autres établissements financiers, qui se sentiraient des dispositions pour l'opération vulgairement dénommée «virement» feront bien, croyons-nous, de méditer l'aventure de Galley. Outre que l'on n'a pas toujours l'occasion — car les bonnes occasions se font de plus en plus rares — de subtiliser la grosse somme qui vous permet de louer un yacht, il faut convenir que dans la plupart des cas, le jeu, comme disaient nos pères, n'en vaut pas la chandelle. Quelques douceurs savourées à la hâte, au cours d'une traversée assez mouvementée ne sauraient en effet compenser les ennuis multiples de la Cour d'Assises que l'on ne songe même pas à épargner aux citoyens qui élèvent l'escroquerie, non pas à la hauteur d'une institution, mais — ce qui est beaucoup plus difficile — à la hauteur d'un art véritable.

Galley, par sa courte odyssée, s'est chargé d'apporter un argument concluant à l'appui de cette vérité dont nous étions déjà convaincus depuis les mésaventures judiciaires de la grande Thérèse. Sans songer un seul instant à offenser les mânes des hommes et des femmes de génie dont s'enorgueillit notre pays, on doit reconnaître que Thérèse Humbert, en son genre, fut elle aussi une femme d'un talent exceptionnel.

N'empêche qu'avec tous ses « titres » à l'immortalité, elle n'en a pas moins été condamnée au *hard labour* auquel elle était loin de se croire destinée. Mais, dans la retraite forcée où la dureté implacable des juges l'a confinée, ce qui, sans aucun doute, assombrit le plus ses méditations, ce n'est pas la longueur d'une captivité à laquelle elle a fini par s'habituer et dont le terme au surplus approche, ni même l'effondrement de ses combinaisons financiè-

res, mais le souvenir du manque complet d'égards dont on a fait preuve envers elle en ne lui accordant même pas le délai nécessaire pour dépenser ses derniers billets de mille sur cette noble terre d'Espagne où elle s'était réfugiée avec les siens, donnant ainsi au monde le spectacle touchant d'une famille étroitement unie dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ou plutôt dans la mauvaise comme dans la bonne.

Pour revenir à Galley qui, première déception pour son amour-propre, n'a pas eu une très bonne presse le lendemain de son départ, ses pensées, dans le logement plus ou moins confortable qui lui est offert provisoirement par le gouvernement brésilien, doivent prendre, comme celle de la femme éminente dont nous venons de rappeler le souvenir, un tour mélancolique. Repassant son existence depuis ses humbles débuts dans la police avec laquelle il vient de renouer connaissance à contre-cœur, il doit se dire que les virements les plus habiles lui ont été beaucoup plus funestes que les virages de l'auto qui l'a conduit de Paris au Havre. Ses roueries semblaient pourtant lui donner droit à quelques mois de félicité en l'agréable compagnie de celle qu'il n'avait pas hésité à associer à ses rêves de grandeur.

Hélas ! Galley ne pouvait échapper à son destin, à cette fatalité qui poursuit tous les escrocs depuis ceux qui, l'estomac exigeant, détournent des centaines de mille francs, jusqu'à ceux plus modestes, qui dérobent tout juste de quoi se faire pincer en Belgique.

Si dans une société comme la nôtre où toutes les aptitudes, quoiqu'on en dise sont assurées de trouver leur emploi, cette quasi certitude des pires mécomptes ne peut porter un coup décisif à l'escroquerie, ni aux industries qui s'y rapportent, elle n'est pas faite, en tout cas, pour encourager ceux qui sans avoir précisément une vocation irrésistible, n'en éprouvent pas moins, de temps à autre, dans leur appétence des jouissances qui leur sont interdites par la médiocrité de leur condition, de timides velléités de tenter la fortune par le jeu dangereux du virement qui a si mal réussi à ce pauvre Galley.

Son exemple ne manquera pas de les détourner tout à fait d'une voie où l'on a de moins en moins la chance, sur ses vieux jours, de pouvoir jouir, comme le négociant qui se retire après fortune faite, de ses petites économies péniblement amassées.

C'est pourquoi, malgré l'encombrement des carrières libérales dont on s'inquiète avec raison pesant le pour et le contre, les avantages et les risques, nous n'oserons jamais conseiller à un jeune homme, si désireux qu'il

sait de conquérir prestement les pommes d'or du jardin des Hespérides, d'embrasser cette carrière de l'escroquerie. Il n'en est pas, à notre époque, de plus incertaine, de plus aléatoire... et qui conduise plus sûrement sur les bancs de la police correctionnelle ou de la Cour d'assises. Alors ce n'est pas la peine : autant rester un honnête homme.

Eugène DREVETON.



Les Gaités de la Semaine

M. Mounet-Sully informe les populations qu'il vient de donner à la Comédie-Française un drame en cinq actes qui s'appelle *La Vieillesse de Don Juan* et qui est un chef-d'œuvre. Nous nous garderions d'en douter parce que les comédiens sont gens irritables et que nous ne désirons rien moins que d'avoir avec l'un d'eux quelque méchante querelle, et puis parce que nous sommes persuadé que M. Claretie, qui joua jadis la *Frédégonde* de M. Dubout (de Boulogne) et le *Chérubin* de M. de Croisset et qui exila à l'Odéon ou ailleurs Richepin, Rostand, Mendès, Brioux et quelques autres, a le flair beaucoup trop subtil pour se méprendre sur la valeur artistique d'une pièce.

Donc M. Mounet-Sully devient homme de lettres ; on peut dire qu'il a mis du temps à s'y résoudre. Sans sortir de la maison de Molière et en laissant en paix cette pauvre Sarah Bernhardt, qui pourtant vaudrait bien une mention, n'a-t-on pas vu depuis quelques années tragédiens, comédiens, mères nobles et soubrettes faire risette à la littérature et pourvoir leur propre scène d'actes légers ou graves qui n'ont d'ailleurs jusqu'à présent rien ajouté à leur gloire. Il ne manquait que le doyen, mais le voici. Nous verrons quelle figure fera son œuvre entre les monologues de Coquelin, les bouffonneries de M. Berr, les petites histoires édulcorées de MM. Truffier et Esquier et les vers de mirliton de M. de Féraudy...

Ça n'est pas cela, en tout cas, qui ravira d'aise les auteurs dramatiques et qui leur rendra la carrière plus lucrative et, à moins qu'ils ne se mettent à travailler la déclamation et à devenir comédiens, il n'est pas douteux que la lutte va devenir inégale si l'habitude s'établit chez MM. les Artistes de ne monter que les pièces échappées de leurs puissants cerveaux.

Tout au plus, dès lors, auraient-ils la chance de caser leurs « ours » aux

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cet offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu,

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.



Manufactures de Produits Réfractaires

A. TERRASSIER

A. FOURNIER-TERRASSIER, Successeur

Ingenieur des Arts et Manufactures

Anciens Maisons Vve Rozier, Robin père et fils

A. Pascal, réunis

TAIN (Drôme)

Spécialité de Fours économiques pour boulangers, pâtisseries, ménages et administrations. — Briques de fourneaux. — Intérieurs de cheminées. — Briques chauffe-pieds.

KAOLINS

GRAVIERS FELDSPATHIQUES

Fournisseur du génie, des manutentions civiles et militaires et des grandes administrations.

« Théâtres de la Nature » puisque là c'est le public lui-même qui joue la comédie, mais ce n'est pas cela évidemment qui les mènerait à la fortune.

La vérité, c'est que voilà encore une profession fichue et nos jeunes gens de lettres qui rêvaient les succès théâtraux de M. Scribe, de Labiche et de M. Decourcelle feront sagement de changer leurs batteries et de chercher la fortune dans le commerce de la cannelle ou bien dans l'Administration.

Et encore, s'ils permettent à un homme d'expérience de leur offrir un conseil amical, ils donneront la préférence à la première de ces deux carrières. L'autre, en effet, devient de moins en moins abordable pour les gens qui pourraient y faire quelque figure et il en est ici comme au théâtre où ceux qui sauraient interpréter utilement une pièce l'écrivent pitoyablement. C'est toujours l'histoire du calculateur et du danseur de Beaumarchais, mais voici qu'à présent la formule est passée du bon plaisir aux concours.

J'ai sous les yeux le thème donné au dernier examen pour le surnuméraire des Douanes ; il est assez joli pour être employé comme exemple. A votre avis, quelles connaissances doit-on posséder pour constituer le bon gabelou ? Evidemment celle des lois spéciales, des divers régimes et des tarifs, savoir compter et avoir du flair. Eh ! bien, vous êtes encore de votre village ! Ce qu'il faut... c'est savoir délayer des pensées hautement philosophiques dans le genre de celle-ci : « L'homme doit passer la première partie de sa vie avec les morts, la seconde avec les vivants et la troisième avec soi-même ».

Ce fut là, en effet, le sujet de rédaction imposé et j'ai idée que bon nombre de ceux qui bafouillèrent sur cet aimable pensum et se firent retoquer pour cause, eussent été plus experts dans l'art d'éventer la fraude que la plupart de ceux qui alignèrent là-dessus des phrases ronflantes et creuses comme les doubles poids d'un contrebandier.

Mais ce sont les gâtés du temps qui, généreusement, nous en prodigent bien d'autres. Chaque jour fournit l'humanité de découvertes adorables, grâce auxquelles elle peut se conserver la rate libre et s'approvisionner de belle humeur. Ainsi, rien qu'aujourd'hui, j'ai l'écho de deux stupéfiantes trouvailles qui, chacune dans son genre, ouvrent à la science des horizons infinis.

D'abord, il paraît qu'en Amérique les ligues anti-alcooliques viennent de prohiber définitivement le lait qu'elles qualifient de boisson dangereuse, au même titre absolument que le vulgaire Pernod ou le picton à trois sous le litre. C'est surprenant, soit ! mais c'est ainsi

et la raison, pour être originale, n'en est pas moins digne d'intérêt. Le lait américain serait toxique parce que les vaches de là-bas étant nourries avec des drèches et autres résidus de même nature sont devenues alcooliques comme de simples voyageurs en liquides.

Comment voulez-vous que, dans ces conditions, les gastralgiques se tirent d'affaire ? Pas de vin, pas d'alcool, pas d'eau — l'eau est impure ! — pas de lait ! Alors quoi ? il n'y a pas à dire, décidément il est des gens dont l'existence est difficile !

L'autre découverte n'est pas de moindre importance. Elle consiste en une plante merveilleuse dont les propriétés vont révolutionner les femmes en ce qu'elles vont leur enlever leurs plus précieuses ressources. Impossible de mentir désormais. Plus d'histoires brodées, plus de contes de ma mère l'Oye fanfreluchés de détails charmants, plus de jolis prétextes pour masquer de vilains méfaits, la vérité toute nue va devenir la loi du monde — et le monde, hélas ! n'y gagnera pas en beauté !

Une infusion de la plante enchantée et les langues aussitôt se délieront, les confidences succéderont aux aveux, sans que rien puisse entraver cette franchise. J'ai idée que si la chose est vraie, les maris trompés en entendront de fameuses. Mais la chose est-elle vraie ? La nouvelle vient de l'Orient, elle a bien pu se déformer en chemin et celui qui l'a lancée peut-être a eu le tort de ne pas se défendre contre le mensonge en absorbant le premier, une décoction de la merveilleuse plante.

Georges ROCHER.

L'ESPRIT des AUTRES

Un député sortant a une peur tragique de n'être pas réélu.

Pour le reconforter, sa femme lui fait boire du vieux bordeaux tonique.

— Quel vin est-ce là ?

— Un vin renommé.

— Il est bien heureux ! gémit le black-boulé de demain.

A la Correctionnelle.

— Vous empruntiez à tous vos amis et connaissances des sommes d'ailleurs modestes — deux francs, trois francs, quelquefois cent sous que vous ne remboursiez jamais ?

Le prévenu modestement :

— Mettons, si vous le voulez bien, mon président, que c'est la plus petite escroquerie du siècle !..

A dîner, le domestique verse le bouillon qu'il allait servir sur la robe de la maîtresse de la maison.

— Il n'y a pas de mal, madame, s'écrie-t-il, il y a encore dans la cuisine du potage pour tout le monde.

Un monsieur auquel on vient de servir une bouteille de vin, dans un restaurant, voit s'approcher le patron qui, la bouche en cœur, lui dit :

— Comment trouvez-vous mon vin ? Fameux, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, répond le consommateur, l'eau m'en vient à la bouche...

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2.527 du 2 septembre 1905 :

Paris : A l'Observatoire, pendant l'éclipse du 30 août. — Les Travaux du Métropolitain. — Nancy : Les Représentations de la Passion. — La Tarentaise. — Madagascar : L'École de médecine de Tananarive. — Nos humoristes en villégiature. — Monuments et statues. — Sports : Course de Bade. — La Coupe des Pyrénées, etc. — Roman illustré : Les Intrus, par M. Charles Esquier (Illustrations de Laurent Desrousseaux). — Sports. — Echecs, par M. D. Janowski. — Rébus. — Concours.

Le numéro : 50 centimes.

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées, un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50. — Avec planches coloriées : un an, 25 fr. ; 6 mois, 13 fr. 50 ; 3 mois, 7 fr.

FRATERNITÉ-REVUE

Revue hebdomadaire. Direction : 24, rue d'Aligre, Chartres. — Administration : Imprimerie Guy, Alençon. — Abonnement : 6 fr. par an. — Prix du n° 0 fr. 15.

Sommaire du n° 50 : Le crime de Nogent-sur-Marne, E. de Ronchamp ; La Paix et la Guerre devant l'avenir, Achille Magnier ; L'Aboulie (à suivre), H. Nuwendam ; Feuilles au vent, Robert de Félice ; Il pleut, André Gohé ; Moisson, S. Tachausin St-Mézard ; Fiametta, Henri Baraude ; Revue des Revues et Journaux. — Petite correspondance.

Spectacles et Concerts

CASINO - KURSAAL

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, concerts et attractions variés.

Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs à 8 heures, concert-spectacle.

CASINO DE L'ÉTABLISSEMENT THERMAL DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Ouvert depuis le dimanche 7 mai.

Tous les jours : Concerts par l'orchestre du Casino.

GUIGNOL DU GYMNASÉ

(30, Quai St-Antoine)

Tous les soirs, *Roméo et Juliette*, parodie en 8 tableaux.

Dimanches et jeudis, matinées de famille, à 2 heures.

BULLETIN FINANCIER

Le marché se présente très ferme, les demandes se produisent encore nombreuses, cependant les cours, au lieu de progresser, se bornent à se maintenir ; on sent que la spéculation attend la consolidation de l'avance acquise avant de marcher de l'avant.

Notre 3 o/o se négocie à 100,25.

Les établissements de crédit, toujours en faveur soutiennent leurs cours : la Banque de Paris finit à 1.475 ; le Crédit Lyonnais vaut 1.176 ; le Comptoir National d'Escompte fait 658 ; le Crédit Foncier 703 ; la Société Générale est très ferme à 647.

Les actions de nos grandes Cies se traitent sans grands changements sur leurs cours précédents. Des opérations se font sur le Nord à 1.865 ; sur le Lyon à 1.435 ; sur l'Orléans à 1.542 ; sur l'Est à 990.

Le Suez réactionne à 4.520 ; le Rio, au contraire, gagne 10 fr. à 1.689.

Nous retrouvons les rentes étrangères en excellente position, certaines même progressent encore. L'Extérieure passe à 93,25 ; l'Italien se tient à 105,40 ; le Portugais vaut 70,10 ; les fonds russes sont toujours très fermes ; le 3 o/o 1891 se tient à 81,80 ; le 3 o/o 1896 à 81,70 ; le 4 o/o 1901 finit à 96,20 ex-coupon. Le Serbe est à 83,72 ; le Turc à 93,30 ; la Banque Ottomane à 610.

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^{ie}, r. Bellecordière Lyon

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

OBLIGATIONS

PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et tous remboursables par des lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)

Prix : 124 francs

PROCHAIN TIRAGE :

15 Octobre 1905

1 lot 1 lot

500.000 FR. 100.000 FR.

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr. par an augmentant de 5 fr. par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

Prix : 88 francs

PROCHAIN TIRAGE

20 Octobre 1905

GROS LOT : 150.000 fr.

24 lots formant un total de 158.000 fr

Adresser demandes et fonds à

L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

Expédition franco des titres à réception des fonds et par retour du courrier.

ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'antiépileptique de Liège de toutes les maladies nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée jusqu'aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison est envoyée franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à Lille (Nord)

LOTÉRIE

pour les ENFANTS
TUBERCULEUX
osseux ou ganglionnaires
de St-POL-sur-MER

TIRAGE GROS LOT : 250.000 fr.

15 Février 1906 et 534 lots de 50 000 à 100 fr. Prix du billet : 1 franc

Ecrire à M. COSTE-PIZOT, Dir. gén. de l'« Express », ag. gén. de la Loterie, Lille. Joindre enveloppe de 0,15 par 5 billets

On trouve des Billets à l'AGENCE FOURNIER, à Lyon et dans ses Succursales

BELLE JARDINIÈRE

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

COSTUMES ET CONFECTIONS

POUR
DAMES & FILLETES

Costume Tailleur, sur mesure, entièrement doublés soie, depuis 150 francs.

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837
PIANOS
9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & C^o
Envoi franco Catalogue illustré

Gaufrage
PLISSAGE

J. TARUT

6, Rue Mulet, 6
LYON

LOTÉRIE

DE

L'ALLAITEMENT MATERNEL

Autorisée par la Chambre des Députés et par Arrêté du Ministre de l'Intérieur
en date du 4 Mai 1905

1^{ER}
GROS LOT **200.000** FR.

2^o
GROS LOT **100.000** FR.

25.000 FR. **10.000** FR.

10 lots de 1000 fr. : 10.000 fr. -- 10 lots de 500 fr. : 5.000 fr.

500 lots de 100 fr. : 50.000 fr.

524 lots
POUR **400.000** FR.

Tirage irrévocable 15 mars 1906

Le Billet **UN franc.**

LOTÉRIE

AU PROFIT DE LA
SOCIÉTÉ PROTECTRICE DE L'ENFANCE
DE LYON

DERNIERS BILLETS

Trois Gros Lots

10.000 fr. et **1.000** fr.

Plus **30** Lots de **100** fr.

TIRAGE IRREVOCABLE :

14 Décembre 1905

Le Billet : **UN franc**

En vente à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon, dans ses Succurs et tous bur. tabac. -- Par corresp., joindre à la demande un mandat-poste du mont. des bill. et envel. affr. à 0.15 pr 5 bill

LOTÉRIE

de la Société Maternelle

LA POUPONNIÈRE

Autorisée par Arrêtés Ministériels des 1^{er} et 2^o Mai 1905

CINQ GROS LOTS

Un Gros Lot de

150.000 Fr.

1 Lot de 20.000 fr. -- 1 Lot de 10.000 fr.

2 Lots de 5.000 fr. -- 20 Lots de 1.000 fr.

30 Lots de 500 fr. -- 300 Lots de 100 fr.

355 Lots en espèces pour **255.000** francs

TIRAGE : **20 Décembre 1905**

Les billets sont en vente dans toute la France chez les Buralistes, Libraires, Papetiers, etc., etc.

Prix du Billet : **UN FRANC**

Agence FOURNIER
14, rue Confort, Lyon

Paul REYNAUD
5, r. Etienne-Marcel, Paris

PHOTO-LUX

17, Rue Childebert, LYON

L. RIVIER

APPAREILS, FOURNITURES PHOTOGRAPHIQUES

Reproductions et Travaux en tous genres

LABORATOIRE A LA DISPOSITION DES CLIENTS